

Travestissements et déformation par transfert

Laurence Kahn, Paris

Dans la deuxième préface à *L'interprétation du rêve*, Freud (1900/2012) écrit: « Au cours des longues années de travail sur le problème des névroses, j'ai chancelé à mainte reprise et, souvent, je n'ai plus su quoi penser. Chaque fois, c'était "l'interprétation du rêve" qui me rendait la certitude. »

À quoi a tenu le pouvoir du « livre du rêve » de redonner ainsi force et conviction à Freud ? Sans doute au fait que le rêve, pathologie normale de la vie psychique, par son universalité même élevait les découvertes théoriques révélées par son interprétation au rang de « paradigme ». Ensuite, parce que cette interprétation impliquait l'élaboration d'une méthode d'écoute permettant de percer l'énigme de la source du rêve : avec l'élucidation de celle-ci, se dévoilèrent tout le champ de la réalité psychique et la puissance des fantasmes de désir inconscients – ce qui levait en partie les hésitations de Freud quant au poids de la réalité matérielle des événements traumatiques dans la formation des symptômes. Mais surtout, parce que cette méthode interprétative, qui solidarisait de la manière la plus intime l'association libre et l'attention flottante, lui avait appris que les transformations opérées par le travail du rêve œuvrent dans le sens de la déformation, au service de la censure.

Or, s'il fallait à Freud retrouver force et conviction, c'est que l'accueil réservé à cette hypothèse princeps de la psychanalyse fut glacial : « Mes confrères en psychiatrie, poursuit-il dans cette préface, semblent ne pas avoir fait le moindre effort pour dépasser le sentiment initial de dépaysement que

pouvait susciter ma nouvelle approche du rêve »¹. En 1914, dans *L'histoire du mouvement analytique* (1914/2005), il rappelle combien les critiques adressées à la psychanalyse ont toujours été les mêmes depuis le premier moment de la découverte. Bien avant que ne se manifestent les visées ouvertement édulcorantes de Jung, ce fut toujours la même volonté de simplifier le modèle, d'en arrondir les angles, de faire de l'inconscient un étranger moins étranger et de l'interprétation une affaire plus culturelle et créative, qui a guidé les adversaires.

Et en 1933, Freud réaffirme une fois encore que la doctrine du rêve reste le *schibboleth* de la psychanalyse. Après être revenu en détail sur les mécanismes du rêve et après avoir introduit la modification de la compulsion de répétition, il précise que, même pour les rêves ramenant les sources les plus vives de déplaisir, « on ne peut méconnaître l'effort du travail du rêve qui veut dénier le déplaisir par la déformation, qui veut transformer ce qui fut déception en autorisation » (FREUD, 1933/2004, p. 110). Il soutient donc qu'à cette date, l'invention de la présentation déformée demeure le paradigme des effets du ça sur la surface psychique. Certes, depuis 1900, les termes du conflit intra-psychique se sont modifiés. Mais la modification n'affaiblit nullement le constat que rien de ce conflit ne serait seulement accessible en dehors des formes qui se présentent, y compris les formes répétitives du rêve traumatique. Simplement, l'activité du rêve est « entré en collision » – ce sont ses termes – avec l'action d'autres puissances qui s'y opposent. Autrement dit, si avec la seconde topique, l'instance du ça a remplacé celle de l'inconscient, la première topique demeure la référence de Freud pour ce qui concerne la pratique de l'analyse.

Or, aujourd'hui, la première topique passe pour être devenue un outil obsolète. En particulier parce qu'elle serait incapable de rendre compte des « nouvelles pathologies », principalement les cas-limites. L'économie

¹ Deuxième préface de *L'Interprétation du rêve* (traduction de JP Lefèbvre).

psychique de ceux-ci obéirait en effet à un principe d'« infigurabilité » telle que la première topique – bizarrement ramenée à un champ où prévaudrait une « symbolisation inconsciente » – serait inopérante. À l'inverse, dans les cures de patients *borderline*, l'analyste serait amené à donner forme à « l'irreprésentable » selon des modalités qui outrepasseraient les opérations du travail psychique tel que Freud le conçoit avant 1920².

Dans cette perspective, la description de ces nouvelles situations cliniques a polarisé l'attention de nombreux analystes qui, dans la lignée de Bion, insistent sur les relations réciproques du contenant et du contenu dans l'interaction dynamique entre le penser et l'appareil à penser. Où l'on voit alors très souvent l'exploration de la conflictualité intrapsychique – avec pour visée la résolution de conflits entre instances inconscientes – s'effacer devant la nécessité de créer les espaces psychiques qui manqueraient au sujet pour réussir à transformer les « éléments bêta » et pour accéder à la possible rêverie de l'expérience émotionnelle (celle-ci apparaissant comme la seule voie de passage de l'impensable vers les premiers états de la symbolisation)³. C'est ainsi que l'analyse est fréquemment renvoyée à la pratique d'une interprétation dans le « ici et maintenant » de la séance qui fait souvent fi des mécanismes de déformation⁴.

2 Dès lors que nous nous engageons sur ces territoires jusqu'alors inexplorés, nous serions confrontés à la nécessité de penser dans des termes tout à fait renouvelés les conditions du processus à l'œuvre dans ces traitements, et notamment les chemins permettant l'accès aux relations objectales primaires – ce que requiert la grande fragilité narcissique de ces patients.

3 Cf. par exemple OGDEN, T. H. « Maintenir et contenir, être et rêver », in A. Green (éd.). *Les Voies nouvelles de la thérapie analytique*. Paris: PUF, 2006, pp. 860-877. Dans cette veine, il a pu même être soutenu que la faillite psychique tiendrait à l'anéantissement de tout conflit interne, l'essentiel de ces situations relevant d'un complet désinvestissement provoqué par l'effet dévastateur d'un « trauma psychique catastrophique » : Carole Beebe Tarantelli, « Vivre dans la mort ; Esquisse d'une métapsychologie du trauma psychique catastrophique », *L'Année Psychanalytique Internationale* 2004, vol. 2 (Life within death : Towards a metapsychology of catastrophic trauma. *International Journal of Psycho-Analysis*. 2003, v. 84, pp. 915-928).

4 Et pour cause dans la mesure où l'*Entstellung* se révèle finalement toujours en appui sur une théorie des transferts d'intensité (ce que Freud nomme la transvaluation des valeurs psychiques) : *L'interprétation du rêve*, OCF IV, p. 374.

Pourtant, à mes yeux, la seconde topique ne peut être conçue en dehors de la première topique, y compris aux limites du fonctionnement en processus primaire. La première topique demeure, en effet, l'outil pratique qui permet de saisir les mécanismes de décondensation car elle est la cheville ouvrière de ce que Freud développe à propos de la régression : quand s'arriment les uns aux autres la forme visuelle de l'hallucination onirique, la fonction de l'action transférentielle et les fragments décomposés de la langue.

La première topique demeure d'autant plus cet outil pratique que Freud introduit, dans le sillage de la déformation du rêve, la notion de « déformation par transfert », laquelle est intimement liée à la déformation par l'affect. C'est dans ce périmètre que je situerai les chausse-trappes d'une nomination, d'une qualification du transfert qui délaisse souvent le problème du travestissement, en faveur de la crédibilité de l'affect. Or l'affect peut participer au premier chef au travestissement des contenus inconscients émergeant dans la conscience.

Même si la notion de « déformation par transfert » n'est introduite qu'en 1912 dans « La dynamique du transfert », ses prémisses sont en fait présentes dès que Freud aborde, à propos du rêve, la déformation par l'affect. Repartons de ce que Freud (1900/2012, pp. 173-177) élabore dans l'analyse du rêve de « Oncle Josef ». En montrant comment les sentiments perceptibles du rêve – tendresse et compassion manifestes – se déguisent en fait l'hostilité des pensées latentes, il saisit l'un des paradigmes du déguisement à partir duquel il commence, dans la logique démonstrative de *L'Interprétation du rêve*, à construire l'opposition entre contenu manifeste et contenu latent : la tendresse manifeste s'avère au service de la résistance, destinée qu'elle est à dissimuler les désirs prohibés par la conscience. La perception affective « vécue » en rêve est donc non fiable pour accéder aux données

inconscientes. En revanche, ce « vécu » et son « évidence » sont un des piliers du fonctionnement hallucinatoire du rêve : la créance que l'on attribue toujours au témoignage de nos sens, assorti du coefficient de « présence » du sentiment, permet au rêve de présenter comme réalisé, comme accompli ce qui n'est qu'un souhait. D'où la nécessité de procéder au démantèlement de la certitude sensorielle et affective dans l'analyse du rêve.

Or, pour Freud, c'est précisément à la même déconstruction que nous devons procéder lorsque nous sommes confrontés au transfert. Le transfert n'est pas dit, il fait (j'examinerai ce point en détail dans la seconde conférence). C'est là que l'écart entre l'inscription inconsciente et son expression *manifeste* prend le relief le plus significatif – ce qui revient par exemple dans *La question de l'analyse profane* : nous demandons au patient de dire non seulement ce qu'il sait mais également ce qu'il ne sait pas (FREUD, 1926/2015, pp. 9-13), mais patient et analyste ignorent au départ l'identité de l'hôte clandestin qu'est le fantasme inconscient. C'est ce que Freud découvre avec Dora et avec l'expérience de la massivité du phénomène transférentiel. Alors qu'auparavant, il concevait les transferts comme la reproduction d'états psychiques antérieurs sous forme de « copies » partiellement sublimées, l'interruption de traitement par Dora lui apprend que l'affect inconscient mobilise l'agir d'une tout autre manière que ne le laisse supposer la bonne volonté manifeste de sa patiente. (Je reviendrai également en détail sur ce point dans la seconde conférence).

À partir de ce moment-là, Freud sait que le transfert tire sa remarquable productivité dans la cure de sa position à l'interface du conflit intrapsychique et de la relation interpsychique entre les deux protagonistes de la situation analytique. Mais cette productivité n'est utilisable qu'à condition que l'analyste ne se laisse pas prendre par la clarté apparente de ce qui est dit – clarté qui va recouvrir, voire masquer, la façon dont le transfert, tout à la fois résistance et expression, peut emprunter une voie opposée à celle,

perceptible, des sentiments éprouvés. Autrement dit, il apprend aussi que l'affect est partie prenante dans la « déformation » (*Entstellung*) du transfert et participe des ruses que l'inconscient oppose à la perlaboration.

C'est de ce point de vue que l'opposition entre contenu manifeste et contenu latent demeure absolument central dans l'entendement de tous les rejets psychiques et, en particulier, dans la compréhension du transfert. Le principe du déguisement, de la déformation, du travestissement y est fondamental – ce qui émerge à la surface de la conscience ne pouvant jamais être tenu pour une « force brute » qui nous mettrait en contact direct avec l'économie psychique⁵.

5 (Je me réfère ici à une discussion publique que j'ai eu avec André Green) André Green (1999, en particulier pp. 255-259 et 264-266), qui s'est penché à plus d'une reprise sur ces situations où prévaut l'indiscrimination entre l'affect et la représentation, part de ces états de « déshérence affective » et montre comment l'absence de ce qu'il nomme « formations intermédiaires » doit être rattachée à l'hypothèse d'une masse énergétique de motions pulsionnelles inélaborées. Cette hypothèse place au premier plan la description « économique ». Pour rendre compte de ces états dominés par des mouvements affectifs confus, immaîtrisables et déliés de toute attache représentationnelle, il fait l'hypothèse d'une inadéquate « couverture psychique de la mère » – ce qui aurait entravé la constitution d'auto-érotismes et d'une « réserve personnelle » permettant au sujet de se délier de l'impérieuse nécessité d'éprouver sa propre subjectivité à travers le retentissement de celle-ci sur l'autre. Pour parvenir à modifier cet état de « captivité de la fonction de représentation par les dérivés pulsionnels », il faut donc réussir à introduire la liaison entre le fonctionnement pulsionnel et la réponse de l'objet.

Or, dans l'exploration de ce point de vue économique, André Green (1999) est amené à s'appuyer sur la notion d'une « forme brute ». Forme brute perçue par l'analyste et qui renverrait à « l'expression d'une force pulsionnelle brute » (*ibid.*, pp. 259 et 250), témoignage de l'inélaboration, de la non hiérarchisation des énergies d'investissement dans le maillage des représentations inconscientes. La forme, expression directe de la force, ferait ainsi irruption à l'état libre dans la conscience, s'actualisant dans les décharges violentes de l'*Agieren* transférentiel, dans la désorganisation somatique, dans le désastre d'une néantisation impensable parce que soustraite à tout scénario inconscient. Mais comment entendre ici la notion de « forme brute » ? Et comment penser d'un seul tenant la force et l'expression ? La forme brute renvoie-t-elle à la tension elle-même ? Mais alors quel écart entre la tension et l'affect ? Que selon André Green, « l'affect soit un mouvement en quête d'une forme », qu'il soit « investissement d'attente sous la forme de la préparation anticipatrice à la rencontre avec un objet », n'indique pas qu'il faille faire de la forme la réfraction sans détour de la force, encore moins son expression. Comment l'affect peut-il perdre la complexité de son statut de délégué pulsionnel ? Chaque fois que Freud se réfère à la « motion » plutôt qu'à la représentation inconsciente – et ceci se produit dès le milieu du chapitre VII de *L'interprétation*

En fait, l'opposition entre contenu manifeste et contenu latent donne la mesure de l'importance de la distinction qu'opère Freud entre les termes *Darstellung* et *Vorstellung* – termes parfaitement différenciés sous sa plume. La valeur de cette distinction est peut-être théorique. Mais elle est avant tout pratique. En distinguant la « présentation » (*Darstellung*) de la « représentation » (*Vorstellung*), de même que en différenciant le processus du « devenir-conscient » (le *Bewußtwerden*) et la fonction du « être-représenté ou être-posé » (le *Gesetzt- oder Vorgestelltwerden*), Freud oppose en effet deux modalités de la saisie consciente. La première, la *Darstellung* c'est-à-dire la *présentation*, correspond à la voie empruntée par la formation inconsciente pour se faire connaître de manière déguisée à la conscience en « contournant le refoulement » (FREUD, 1905/2006, p. 195). La seconde, la *Vorstellung*, correspond proprement à l'acte de *représentation* par lequel la conscience pose devant l'esprit ce qui est son objet de pensée. La première modalité de la saisie consciente correspond donc aux effets de la pression exercée par le refoulé en vue de son retour dans le champ conscient. La seconde modalité, elle, renvoie simplement au contenu idéationnel et référentiel de toute représentation.

Or la conscience peut entrer en contact avec la « présentation » de ce qu'elle ne se « représente » pas. Ou plus exactement de ce qu'il lui est interdit de se représenter – la présentation s'effectuant sous la condition de la déliaison de tous les systèmes de référence ordonnés par la pensée rationnelle. D'où il ressort que les surfaces sont des façades qu'il ne faut jamais traiter « en masse » mais toujours « en détail », en découpant, en désarticulant la cohérence apparente de la formation psychique. Et ceci n'est nullement le propre de l'élaboration secondaire du rêve. La déformation, c'est-à-dire ce qui sert de « couverture » à la présentation, fonctionne pour l'acte manqué, pour le lapsus, pour le symptôme. Ainsi de cette patiente évoquée par Freud

du rêve – n'est-ce pas justement pour parvenir à saisir le système de transport vers la *qualité* de ce qui est inscrit comme *quantité* sans qualité ?

(1913 [1912-1913]/2009c) dans *Totem et tabou*, qui décrète l'interdiction des rasoirs et couteaux dans sa maison, parce que l'endroit où son époux les fait affûter est au voisinage d'un magasin d'articles funéraires. Dans son explication, seule sa phobie de la mort en général émerge. Mais nous pouvons être sûrs, écrit Freud, que, si ce voisinage de magasins n'avait pas existé, l'interdiction des rasoirs aurait quand même été ordonnée. Simplement, c'eût été sous un autre motif. « Le filet des conditions était tendu assez loin, poursuit Freud (*ibid.*, p. 307), pour attraper la proie à tous les coups ». Autrement dit, une autre forme fortuite aurait permis de donner expression et effectivité au souhait qui devait demeurer caché – la véritable cohérence de l'interdiction formulée par la dame tenant à la réalisation hallucinatoire de désir dissimulée dans l'interdiction : le vœu de mort à l'encontre du mari.

Quel que soit donc le territoire, analyste et patient sont toujours conviés à « palper » la surface psychique pour repérer les failles, les altérations, les discordances signalant l'immixtion d'un acte psychique inconscient. Ce que la manifestation de l'inconscient permet toujours car, si la façade peut « imiter » la logique de l'expérience ou la rationalité d'une pensée secondarisée, « la réussite, écrit Freud (*ibid.*, p. 305), n'est jamais assez parfaite pour que ne se montre quelque absurdité, une déchirure (*ein Riß*) dans la trame ».

Ceci est également au centre de la perlaboration du transfert. Et je rappelle là ce conseil donné par Freud (1911/2009a, p. 44): lorsque l'analyste est confronté dans une cure à une surabondance de matériel onirique et qu'il soupçonne dans cette pléthore une manifestation de la résistance, il aura pour seule « règle » de « connaître à chacun des moments la surface psychique du malade », afin « d'être à même de savoir quels complexes et quelles résistances se trouvent mobilisés chez lui ».

Si Freud parle dans cette occurrence de « surface psychique », ce n'est pas tant par rapport à l'analyse des rêves eux-mêmes que à propos de l'entrelacs entre analyse des rêves et déformation par transfert. D'une manière générale, l'action du refoulement procède par *déqualification* de la motion censurée (celle-ci ne demeurant inscrite qu'à l'état de trace mnésique)⁶. Or la *requalification* de cette trace mnésique dans l'actualisation transférentielle, loin d'emprunter le tracé d'origine, passe par les éléments qui sont à portée de main du préconscient : les traits propres et parfaitement contingents de l'analyste et les dehors, tout aussi contingents, de son environnement, qui sont comme des analogon de restes diurnes.

Le modèle du travail du rêve nous est ici fort utile pour saisir le transfert. Ce qu'a développé Michel Neyraut (1974, pp. 123-154) en distinguant deux niveaux: d'une part, le transfert *explicite* par opposition au transfert *implicite* ; et d'autre part, le transfert *manifeste* par opposition au transfert *latent*. Si le transfert explicite désigne « nommément l'analyste en tant que personne particulière », le transfert implicite, lui, ne fait pas directement référence à la personne de l'analyste. Ainsi, il n'y a aucun transfert *explicite* de la part de Dora sur Freud – ce qui n'empêche pas le transfert *implicite* d'être d'une grande intensité et de s'adresser pleinement à lui. Simplement l'implication de Freud doit être décodée et interprétée par lui – ce qui fait toujours peser la menace « d'objectiver » prématurément le transfert et d'immobiliser le processus. Or le développement du processus transférentiel est indispensable pour en saisir la teneur *latente* – le modèle du travail

6 Le refoulement ne frappe à proprement parler que le représentant-représentation de la motion pulsionnelle, sa fonction étant d'éviter le retour de l'affect de déplaisir en déqualifiant la représentation qui le provoque et en la faisant retourner à l'état de trace mnésique. L'affect est donc ce qui déclenche le processus, un refoulement réussi se mesurant à l'aune de la disparition de la sensation pénible (FREUD, 1915a/2005b, pp. 195-195; 1915b/2005c, pp. 216-218).

du rêve fonctionnant ici à plein, dans la mesure où le transfert *manifeste* correspond à la façade du transfert *latent*.

L'exemple donné par Neyraut (*ibid.*) est celui de ce patient qui est allé écouté l'enseignement d'une toute autre école psychanalytique que celle de son analyste. À la séance suivante, le patient lui dit : « Je vous ai trahi ». Ce que Neyraut (*ibid.*) rapporte en première approche à la « trahison » de l'orientation analytique. Mais, dans un second temps, il relie la trahison à la mention faite par le patient « d'un fort sentiment d'inhibition intellectuelle ». Or Neyraut (*ibid.*) reconnaît là le titre d'un de ses propres articles. C'est alors, et alors seulement, qu'il interprète : « ...Ou plutôt vous m'êtes resté fidèle ». Ce que Neyraut (*ibid.*) élabore, dans cet écart entre *manifeste* et *latent*, c'est le fantasme de son patient durant l'enfance de devoir toujours choisir entre ses parents séparés, ne pouvant quitter l'un sans trahir l'autre. La fidélité, dissimulée au sein de la trahison, est donc la fidélité par « l'inhibition » et la fidélité aux liens œdipiens.

On saisit ici comment une qualification trop rapide du transfert risque de ne prendre appui que sur sa façade *manifeste* et de manquer son creusement – creusement qui doit être en mesure de se dégager des affects explicites. Dans le cas proposé par Neyraut (*ibid.*), l'angoisse et la culpabilité, aussi douloureuses soient-elles dans l'éprouvé conscient, traduisent bel et bien une réalisation inconsciente, source de satisfaction. On retrouve ici l'un des nœuds de la dynamique psychique : ce qui est plaisir pour une instance est déplaisir pour l'autre. C'est précisément là que joue la déformation par transfert.

J'ai dit précédemment que Freud introduit la notion de « déformation par transfert » en 1912 dans « La dynamique du transfert ». Il souligne alors

que, « plus une cure dure longtemps », plus le malade a reconnu que des déformations du matériel psychique sont insuffisantes pour dissimuler le noyau inconscient, et plus il va se servir de la seule sorte de déformation qui soit vraiment efficiente : la déformation par transfert. Le transfert ne peut donc jamais être tenu pour un pur reflet. C'est autour d'un objet décalé que s'effectue la perlaboration dans la cure. Ce que Freud (FREUD, 1912/2009b, p. 112) indique d'ailleurs en note : « Lorsque, dans une bataille, on se dispute avec un acharnement particulier la possession d'une certaine petite église ou d'une ferme isolée, on n'a pas besoin de supposer que l'église est en quoi que ce soit un sanctuaire national ou que la maison abrite le trésor de l'armée. La valeur des objets peut être simplement tactique, et peut n'entrer en ligne de compte que dans cette seule bataille ».

C'est donc à une néo-crédation que donne lieu la névrose de transfert : « une névrose remaniée » développée autour de ce nouvel objet, devenu central, qu'est l'analyste. Et Freud (1916/1999, pp. 564 et 578) d'insister dans les *Conférences d'introduction* sur le fait que, sous l'action du transfert, « tous les symptômes du malade ont abandonné leur signification originale et se sont réorganisés autour d'un sens nouveau ». Et cette fois, il est directement question du transfert paternel. En substance, Freud (1916/1999) fait l'hypothèse que le transfert paternel peut n'être que le champ de bataille sur lequel l'analyste s'est emparé de la libido, alors que la libido du malade provient en fait d'autres positions. C'est la résistance qui produit cette déformation des positions... avec la même métaphore clauswitzienne : « la défense de la capitale ennemie n'a pas besoin d'avoir lieu juste sous ses portes ». Ce ne sera par conséquent qu'une fois le transfert résolu, élaboré, que l'analyste pourra « reconstruire en pensée la répartition de la libido qui était en place pendant la maladie. »

Il y a donc un écart entre la répartition de la libido au sein de la névrose proprement dite et la répartition de la libido au sein de la névrose de

transfert, c'est-à-dire autour du pôle analytique sur lequel la libido du malade s'est regroupé dans le traitement. De sorte que, si cette masse libidinale peut parfaitement provenir d'autres positions, il serait néanmoins « erroné, écrit Freud, de conclure que le malade a auparavant souffert d'un tel attachement inconscient de sa libido au père ». Le lien peut fort bien, à l'origine, être un lien à la mère. Et l'attachement positif peut très bien dissimuler une puissante composante négative. Autrement dit, c'est bien à partir des positions pulsionnelles engagées dans la cure que l'analyste pourra *construire* les positions pulsionnelles qui étaient à la source de la névrose. En ce sens, le transfert dit « paternel » peut fort bien être une déformation par transfert du noyau le plus dur, le plus obscur de la névrose, c'est-à-dire le lien à la mère... et, dans ce cas, quel lien ? Car, là encore, le nommer « transfert maternel » ne dit rien de ce qui est véhiculé dans les distributions pulsionnelles en jeu.

Ainsi, quand je reconstitue après coup le développement du transfert en y incluant la relation avec Julia, je mesure à quel point celle-ci a ouvert l'accès à un pan que je n'étais pas parvenue à saisir antérieurement. Assurément du fait de ma surdité. Mais celle-ci était en partie le produit de l'action de résistance de l'agir transférentiel. J'avais été retenue dans un dispositif où le masochisme, la quête de la position de l'enfant aimé parce que battu et humilié, la recherche active de la souffrance dans les défaites d'une guérilla aussi provocatrice qu'assurée de l'échec, avaient peu à peu dévoilé l'intensité du scénario homosexuel.

Cet aspect du transfert – qui avait probablement occupé le champ relationnel durant les dernières années du traitement de Mr. R. avec son premier analyste – put être perlaboré avec moi. Faut-il pour autant considérer que la qualification de « transfert paternel » était pertinente ? Rien n'est moins certain. Souvent, durant cette période de l'analyse, je fus d'ailleurs amenée à me demander jusqu'à quel point l'élaboration du complexe paternel n'était

pas rendu possible par le fait que, justement, j'étais une femme et non un homme : autrement dit justement parce que j'avais peu de moyens, même si tout était fait pour m'en conférer d'immenses et me les reprocher.

En d'autres termes, mon appartenance au genre féminin, ce reste diurne que j'étais, travestissait en soi suffisamment le fantasme homosexuel pour que l'investissement par Mr. R. de la position féminine, possédée et maltraitée, puisse émerger. J'étais lisse, c'est-à-dire dépossédée de la saillie d'un pénis ; ce faisant, parce que l'accroche phallique faisait défaut aux yeux de Mr R., l'excitation liée à la figure paternelle put s'avancer sur le devant de la scène – la réalité de mes attributs sexuels dissimulant suffisamment la teneur homosexuelle de la réalité psychique agie par et dans le transfert. Dans la même perspective, on peut se dire que la scène de la salle de bains put être rapportée non parce que j'étais dotée de la puissance du père, mais bien parce que j'en étais dépourvue, et que Mr. R. s'avança dans le récit sous la protection du sentiment que, malgré tout, ma main resterait toujours hors du sac.

La déformation par transfert, au sein même de la relation analytique, fonctionnait donc ici à plein, qui permit le dépliement de l'investissement des positions passives et leur interprétation. Mais l'élaboration de ces positions et de leurs renversements plaçait la bataille pour la reconnaissance de la douleur et de la jouissance masochiques, et pour la prise en considération de l'identification féminine, dans le seul périmètre du clocher paternel, sous l'aspect de son pouvoir discrétionnaire et de son arbitraire.

Ce faisant, tout se passait comme si je ne réussissais pas à tenir compte de la dissimilitude entre névrose d'origine et névrose de transfert. Comme si j'étais restée sourde à la mise en garde de « La dynamique du transfert », quand Freud (1912/2009b) nous alerte sur le fait nous n'avons affaire dans le transfert qu'à la capture du dispositif libidinal permise par la

situation analytique. Remarque qui rejoint d'ailleurs l'une des lignes de force de la réflexion de Michel Neyraut (1974) sur le transfert, à savoir que « le transfert est davantage vrai que réel ». Il n'est que le produit d'un mouvement – mouvement par lequel se déplace la structure des positions libidinales. Mais il n'est pas la structure elle-même. Il n'est donc pas un état de la régression qui serait dévoilé par le processus analytique. Il est le mode original selon lequel, lors de cette régression, le monde objectal se constitue. C'est d'ailleurs « dans l'exacte mesure où le transfert n'est pas réel mais vrai qu'il peut restituer aux éléments déplacés leur valeur mémorative, et démasquer leurs fausses assignations » (*ibid.*, p. 218-219).

Autrement dit, si la répétition est le retour du même, ce n'est pas pour autant le « monde interne » du patient, translaté en tant que tel dans l'arène de la cure, que le transfert actualise. C'est une certaine conformation des rejets inconscients, tel que le territoire de la relation leur permet de trouver matière à réalisation et agir transférentiel. Ce qui est immuable, ce qui est hors temps – le noyau dur du transfert et le noyau dur de la répétition –, c'est la structure fantasmatique et pulsionnelle. Quant à l'expression de cette structure, déterminée par la translation sur le territoire de la relation interpsychique, elle est le produit d'un mouvement qui nécessairement engendre des modifications dans la manifestation du contenu inconscient.

Ainsi, dans le cas de Mr R., l'investissement pulsionnel du masochisme prenait-il corps dans le fantasme homosexuel dont la réalité matérielle de ma féminité permettait tout à la fois l'actualisation et le déguisement. Mais si la quête d'une action violente débouchait bien sur ce noyau de vérité, l'agir parvenait à tenir l'angoisse de castration dans la région où le père apparaissait comme le seul moteur de la menace. Ce n'est qu'avec l'épisode-Julia que cette déformation livra l'ensemble de l'opération qu'elle recouvrait. Car il apparut alors que la quête de Mr. R. s'organisait, au moins autant, autour d'un phallus maternel, destiné tout à la fois à contre-investir

l'angoisse de castration et à s'assurer du fondement réel du danger. Au point qu'il est permis de s'interroger rétrospectivement sur ce qui condamna la première analyse à l'impasse : est-ce l'identité sexuelle réelle de l'analyste qui fonctionna comme ligne de résistance contre l'élaboration du scénario homosexuel ? Ou bien est-ce le reproche, aussi violent que méconnu, fait à celui-ci de n'être pas une femme mais un homme. Une chose est sûre : les outrages infligés par Julia, réellement obtenus, masquaient la douceur de la crème, laquelle déguisait finalement l'enfoncement dans le creux d'un pot dont l'homme ne peut se « déclaper ».

Cette part de l'organisation psychique avait donc été celée non parce qu'elle était seulement composée de motions hostiles, mais parce qu'elle était également faite de ce qui retenait Mr R. auprès de moi : que je lui livre le secret de mon monde. Et, de fait, elle émergea dans des « circonstances » telles que la déception – cette issue qu'il savait inéluctable lorsque l'illusion tombait et que l'absence de pénis féminin se dévoilait – ... telles que cette déception, donc, ne m'affecte pas. Julia fut quittée mais l'analyse se poursuivit, permettant de mettre au jour l'attraction exercée par le phallus maternel. Mais il me fallut attendre la menace de l'interruption du traitement pour que je puisse interpréter le rôle capital dévolu à la phallicité féminine.

Revenons une dernière fois sur le fait que les éléments accessibles à la saisie consciente ne sont peut-être que des travestissements. Il me semble que c'est la teneur même de l'exemple *princeps* de l'*Agieren* que Freud (1914a/2005a) propose dans « Remémoration, répétition et perlaboration » : celui du patient qui arrive un jour à sa séance en annonçant qu'il n'a plus rien à dire. Il est désespéré. Il voudrait bien faire ce que l'analyste attend de lui, mais rien ne lui vient à l'esprit – son silence manifestant la détresse et réclamant le secours. Ainsi, écrit Freud (*ibid.*, pp. 189-190), « l'analysé ne raconte pas

qu'il se souvient avoir été opposant et incrédule (*ungläubig*) contre l'autorité des parents, mais il se comporte d'une telle manière contre le médecin ». Se taire est sa manière de se souvenir. Dans ce cas, l'insoumission agit mais non pensée répète une attitude homosexuelle.

J'ajouterai que l'on peut, au surplus, considérer que cette attitude homosexuelle se manifeste, là encore, de deux manières opposées et simultanées : sur le versant de l'affrontement hostile en opposant le silence ; et sur le versant du rapprochement en convoquant remède et chaleur. Certes, on peut se dire que les dehors de la faiblesse permettent à ce patient d'agir le défi en masquant l'hostilité par la demande d'aide. Mais, on peut aussi se dire l'inverse : l'analyste prend pour un défi ce qui est une demande d'être secouru – omettant une réelle détresse infantile qui, avec le temps et dans le décours des identifications oedipiennes, n'a pas manqué de se sexualiser. Et on peut encore se dire que les deux courants sont là, co-présents, et qu'entre demande d'amour et haine, la déception et l'attente ont fait leur œuvre, mettant au jour l'un des aspects du conflit intra-psychique du patient : la détresse, contre-investie par le défi, fait la matière d'une douleur régie par le masochisme.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la recommandation énoncée par Freud (*ibid.*, p. 191) dans le même texte : il ne faut « pas traiter la maladie comme une affaire d'ordre historique mais comme une puissance actuelle », car la manière de saisir historique ne serait rien d'autre que le mode de résistance de l'analyste à l'advenue même du transfert.

Ce point est longuement développé par Pierre Fédida (1992) dans *Crise et contre-transfert*. Il faut que l'analyste soit en mesure de renoncer à sa propre intentionnalité explicative pour parvenir à atteindre le sexuel infantile en tant qu'il est actualisation sur un mode hallucinatoire du jeu pulsionnel. Or l'intentionnalité explicative est toujours temporelle, dans la mesure

où l'événement du présent vient s'ajuster à l'événementialité de l'enfance. Fédida (1992, p. 55) repère là un déroutement de l'attention de l'analyste, car, dans ce cas, écrit-il, « l'attention se ré-intentionnalise au bénéfice de la causalité si l'événement de l'infantile, au lieu d'être reconstruit, est *visé* par une sorte de *volonté de comprendre le présent par le passé* ». Comment, dans ces conditions, la *résistance de l'analyste* ne s'emboîterait-elle pas dans le souhait du patient de se tenir dans le plan d'un récit préconscient et nécessairement commémoratif ?

Si « le malade vit le transfert comme quelque chose de réel et d'actuel » (FREUD, 1995/2005a, p. 191), il est donc nécessaire que l'analyste laisse assez de temps, avant toute interprétation, pour que cette dimension transférentielle se déploie. Or, tout à l'inverse, la nomination du transfert, sa qualification tentent de circonscrire l'inattendu du dispositif pulsionnel. Certes, lorsque Freud dans les premiers écrits techniques rapporte le phénomène transférentiel à l'opération par laquelle le patient insère l'analyste dans la série des figures importantes de l'enfance – figure qu'il nomme « prototype », *Vorbild* ou, selon le terme emprunté à Jung, *imago* –, il essaye bien d'articuler la relation entre la fixation libidinale et le pôle objectal de cette fixation. Mais si l'analyste s'en tient à une nomination du destinataire en « auto-qualifiant sa propre personne » (le terme est de Fédida⁷), il court le risque de manquer le cœur de l'affaire inconsciente : c'est-à-dire de manquer l'empreinte infantile que pratique la décharge dans la réalisation hallucinatoire, au profit d'une figuration matérialisée par la personne même analyste lui-même.

La question que j'ai aujourd'hui cherché à me poser avec le cas de Mr R. portait précisément sur une telle complexité des investissements pulsionnels et les conditions étranges de leur émergence dans le transfert. C'est avec une

7 FÉDIDA, P. *Crise et contre-transfert*. Paris: PUF, 1992, p. 58 et le chapitre « Crise et métaphore » ; ainsi que *Le site de l'étranger*. Paris: PUF, 1995, le chapitre « L'interlocuteur ».

femme que la position passionnément passive put être saisie en révélant le transfert homosexuel. Et ce n'est que dans un second temps que put s'ouvrir la voie de notre assujettissement mutuel au transfert du fantasme d'une mère au pénis.

Quelle fonction peut avoir pour l'analyste la distinction entre transfert paternel et transfert maternel, si ce n'est de le restaurer narcissiquement dans un strict départage de la différence des sexes ? Ce faisant, il omet que l'angoisse de castration et les méthodes inconscientes pour nier sa reconnaissance se révèlent essentiellement dans la donne des positions libidinales que le vouloir-agir inconscient du transfert (l'*Agierenwollen* pulsionnel) dévoile en le travestissant.

Bibliographie

FÉDIDA, P. *Crise et contre-transfert*. Paris: PUF, 1992.

FREUD, S. (1900) "L'Interprétation du rêve", in *OCF P, IV*. Paris: PUF, 2012.

FREUD, S. (1905) "Fragment d'une analyse d'hystérie", in *OCF P, VI*. Paris: PUF, 2006.

FREUD, S. (1911) "Le maniement de l'interprétation du rêve en psychanalyse", in *OCF P, XI*. Paris: PUF, 2009a.

FREUD, S. (1912) "Sur la dynamique du transfert", in *OCF P, XI*. Paris: PUF, 2009b.

FREUD, S. (1913 [1912-1913]) "Totem et tabou", in *OCF P, XI*. Paris: PUF, 2009c.

FREUD, S. (1914a) "Remémoration, répétition et perlaboration", in *OCF P, XII*. Paris: PUF, 2005a.

FREUD, S. (1914b). Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique, in *OCF P, XII*. Paris : PUF, 2005.

FREUD, S. (1915a) "Le refoulement", in *OCF P, XIII*. Paris : PUF, 2005b.

FREUD, S. (1915b) “L’inconscient”, in *OCF, P, XIII*. Paris: PUF, 2005c.

FREUD, S. (1916) *Conférences d’introduction à la psychanalyse*. Paris: Gallimard, 1999.

FREUD, S. (1926) “La question de l’analyse profane”, in *OCF, P, XVIII*. Paris: PUF, 2015.

FREUD, S. (1933) “Nouvelles conférences d’introduction à la psychanalyse”, in *OCF, P, XIX*. Paris: PUF, 2004.

GREEN, A. “Sur la discrimination et l’indiscrimination affect-représentation”. *Revue Française de Psychanalyse*. Paris, n. 63, 1999, pp. 217-272.

NEYRAUT, M. Le transfert. Paris: PUF, 1974. OGDEN, T. “Maintenir et contenir, être et rêver”, in Green, A. (ed.). *Les voies nouvelles de la thérapie analytique*. Paris: PUF, 2006.

TARANTELLI, C. B. “Life within death: Towards a metapsychology of catastrophic trauma”. *The International Journal of Psychoanalysis*. Oxfordshire, v. 84, 2003, pp. 915-928.

Publicado em janeiro de 2025

Laurence Kahn

72 Boulevard Richard Lenoir

75011 Paris, France

laurence.kahn@wanadoo.fr